

Lettrés, illettrés et politique

In: Genèses, 8, 1992. pp. 169-181.

Citer ce document / Cite this document :

Pudal Bernard. Lettrés, illettrés et politique. In: Genèses, 8, 1992. pp. 169-181.

doi : 10.3406/genes.1992.1131

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_8_1_1131

Lettrés, illettrés et politique

Bernard Pudal

creative commons



Ouvrages et articles commentés

Robert Mandrou, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles. La Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1964 (réédité en 1975).

Michel de Certeau, *l'Invention du quotidien*, vol. 1, *Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions, 1980 (réédité en 1991).

Roger Chartier, « Espace social et imaginaire social », *Annales ESC*, n° 1, 1982.

Anne-Marie Thiesse, *le Roman du quotidien*, Paris, Le Chemin vert, 1984.

Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, n° 6, 1989.

Roger Chartier, *les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990.

Roger Chartier, *l'Ordre des livres*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992.

1. On fait ici allusion à Alain Finkielkraut, *la Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987 ; Danielle Sallenave, *le Don des mots*, Paris, Gallimard, 1990 ; Cavanna, *Mignonne, allons voir si la rose...*, Paris, Belfond, 1989.

ON NE COMPTE PLUS les rapports d'experts et de hauts fonctionnaires, les colloques scientifiques, les initiatives prises par les maisons d'édition, dans le monde associatif, par le ministère de la Culture, les bibliothèques, dans l'éducation populaire et la formation professionnelle continue, dans l'institution militaire, au sein de l'Éducation nationale, qui diagnostiquent, auscultent, expliquent – en mobilisant tous les registres analytiques – et combattent ce « fléau » récemment circonscrit qui a été nommé « illettrisme ». La mesure statistique du phénomène, l'interprétation et l'analyse des pratiques culturelles des Français, la mise en œuvre de politiques publiques (création en 1984 d'une mission interministérielle, le Groupe permanent de lutte contre l'illettrisme), et les enquêtes et campagnes journalistiques focalisent l'attention lettrée, déjà particulièrement émue dans certains de ses segments par « l'abâtardissement » de « la » culture, la « défaite de la pensée », le non-respect du « don des morts » (le livre) et les attentats profanateurs de ceux qui ne savent pas la valeur du point-virgule, ne sont guère sensibles à l'esthétique du point d'interrogation et méjugent l'intérêt de l'imparfait du subjonctif¹. La publication ou la récente réédition de différents travaux d'histoire et de sociologie de la lecture (et plus spécifiquement des lecteurs et lectures populaires) offrent peut-être l'opportunité d'une mise en perspective de cet effroi fin de siècle qui étreint l'*homo academicus*. Elle répond en premier lieu à un souci de méthode : « Regardées à la loupe de l'observation réglée et avec la patience de la comparaison, les cultures ne changent pas de structure comme de chemise ; elles se renouvellent par petits bouts qui se recollent et souvent se fondent dans de vastes pans de longue durée. Il faut un sacré recul et un espace suffisant de comparaison pour s'assurer que, dans ces démaillages et remaillages continuels, un changement a pris un volume (statistique), une unité (signifiante) et un pouvoir (inducteur)

permettant de conclure à l'apparition d'une nouvelle configuration digne d'une nouvelle description d'ensemble : typer sans typologie ne vaut². » D'autre part, en obligeant à s'interroger sur les opérations de nomination et sur les enjeux qu'investissent les nomothètes dans ces opérations, en suggérant d'analyser ces opérations comme autant de déplacements déniés, ces travaux aident à faire retour aux jeux de pouvoir qui sous-tendent, dans la mauvaise foi, ces croisades culturelles qui, à l'imparfait du subjonctif, disent la vérité imparfaite d'une subjectivité hypertrophiée : « le véritable génie du subjonctif » n'est-il pas, selon Bescherelle « d'indiquer une action ou une chose comme terme d'une *volonté* »...

Analyses lettrées des lectures populaires

En publiant, en 1964, un ouvrage consacré à la Bibliothèque bleue, Robert Mandrou proposait à la recherche historique une voie prometteuse, celle de l'analyse des relations qui se nouent autour du livre et de l'écrit entre pratiques dites populaires et pratiques dites savantes. Il ouvrit aussi une controverse historiographique aux multiples ramifications au terme de laquelle certains historiens préférèrent éviter l'emploi du concept de culture populaire, trop chargé à leur goût d'émotions lettrées. Roger Chartier, par exemple, n'hésite pas à écrire en avant-propos de *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime* que c'est « contre l'emploi devenu classique de la notion même de culture populaire » (p. 7) que son livre est bâti.

Rappelons certains éléments de cette controverse. Au XVII^e siècle, le développement de l'imprimerie, qui fait du livre une marchandise, pose avec acuité le problème de la rentabilité des activités d'édition et d'impression, en particulier dans les centres urbains secondaires dont les marchés traditionnels (Église, administrations) sont trop étroits. Cet aiguillon économique convie à



2. Jean-Claude Passeron, *le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991, p. 170.

3. Arnold Van Gennep, *le Folklore*, Paris, Stock, 1924, p. 21.

4. Claude Grignon, Jean-Claude Passeron, *le Savant et le populaire*, Paris, Hautes Études-Gallimard-Seuil, 1989, p. 26.

5. Mikhaïl Bakhtine, *l'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1970 (nouvelle édition, coll. « Tel », 1982).

6. Jean-Claude Chamboredon, « Productions symboliques et formes sociales. De la sociologie de l'art et de la littérature à la sociologie de la culture », *Revue française de sociologie*, vol. 27, 1986, p. 523.

rechercher un public nouveau en une période où, du fait du développement de l'alphabétisation, le public potentiel lui-même croît. Ce qu'il est convenu d'appeler la Littérature bleue naît de ces contraintes et possibles. Elle fait l'objet de l'analyse que propose Robert Mandrou, sur la base d'un échantillon de 450 titres, l'équivalent, écrit-il, d'un sondage au 1/10^e. Placée sous les auspices de la « culture populaire », cette étude opérait une rupture avec les objets (éventuellement imprimés) de prédilection des folkloristes, enclins à rechercher un authentiquement populaire en rejetant ces écrits hybrides, délimitant ainsi leur territoire propre. Arnold Van Gennep, par exemple, revendiquait en ces termes ce « territoire » : « L'histoire de la littérature s'occupe des œuvres dues à des personnages nommés, identifiés, bref à des individus ; par contre, les contes et les légendes populaires n'ont pas un auteur individuel ; ils courent de bouche en bouche, se classent suivant un certain nombre de catégories universelles et rien dans leur facture littéraire ne permet de leur attribuer un auteur particulier ni de leur assigner une époque originelle³. » En récusant cette définition du populaire, en associant histoire de la littérature et culture populaire, Robert Mandrou participait à la disqualification de certains des présupposés du folklorisme et rappelait que la culture des masses populaires c'est aussi « la culture dont ces masses se nourrissent » (p. 11).

Le dossier de la Bibliothèque bleue, tel qu'il l'envisageait, était donc celui d'une « superstructure, pour ainsi dire ; celui des croyances et des idées reçues » (p. 12). L'analyse de contenu révélait une vision du monde, élaborée par des éditeurs entreprenants et des scribes besogneux à partir de traditions orales, de contes hérités des plus anciennes mythologies européennes, de récits miraculeux tirés de l'hagiographie la plus courante, celle de la Légende dorée (p. 166) : « loin des angoisses jansénistes et des arguties des casuistes, la Bi-

bliothèque bleue définit, à l'usage des petites gens, le corpus d'une religion simplifiée dans son ordonnance et ses exigences » (p. 173). On comprend qu'au terme d'une telle analyse et à une époque à la fois hantée par le thème de la massification et par celui de la domination idéologique, Robert Mandrou ait ouvert, *in fine*, le dossier de la dépolitisation. De cette littérature qualifiée de merveilleuse et d'évasion, il inférait « l'aliénation » des classes populaires. La culture reçue faisait « obstacle à la prise de conscience des conditions sociales et politiques auxquelles étaient soumis ces milieux populaires » (p. 181). Le schème interprétatif à l'œuvre dans ce jugement est une variante du schème souche marxien qui assimile domination sociale et domination symbolique, ce qui, en rabattant la relation de domination symbolique sur la relation de domination sociale tend à « biffer par cette opération formelle tous les phénomènes qui, dans une relation symbolique, sont au contraire de l'ordre de la composition, de l'interpénétration ou de l'ambivalence⁴ ». Outre qu'il présume la passivité des récepteurs (ethnocentrisme), il crédite les idées dominantes d'une efficacité bien faite pour conforter les intellectuels (intellectualocentrisme). De fait, ce sont ces relations de composition, d'interpénétration et d'ambivalence que vont étudier les historiens après Robert Mandrou.

Le livre de M. Bakhtine, déjà, *l'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* (traduction française 1970⁵) invitait, comme le soulignait Jean-Claude Chamboredon, « à lire dans l'œuvre littéraire l'expression d'une culture populaire dont les formes parentes s'observent dans tout un complexe de fêtes, de rituels et de genres d'expression qui leur correspondent, qu'on peut réunir dans l'appellation de culture carnavalesque⁶ ». L'œuvre littéraire retraduit et réfracte, recrée et représente des traits de culture populaire et s'analyse par conséquent au regard de cette relation, de cette dépendance

et des logiques internes au champ lettré et à l'auteur considéré. Ce qui peut être vrai de la littérature le sera aussi d'autres formes d'exercice du magistère symbolique qui se doivent de composer avec les pratiques culturelles dominées, reconnaissant ainsi, pour le moins implicitement et de fait, une capacité d'intervention des dominés, ne serait-ce que pour qu'ils acceptent d'être au spectacle. On pense ici tout particulièrement à la religion catholique et aux aménagements incessants d'une culture ecclésiale habitée par les arbitrages continuels auxquels il lui faut procéder entre les différentes formes d'orthodoxie et d'hétérodoxie dont sont porteurs les groupes aux cultures différenciées qui composent « l'Église »⁷.

Non sans malaise parfois, les historiens qui vont reprendre le dossier de la Bibliothèque bleue et des lectures populaires vont s'employer à questionner les schèmes interprétatifs qu'ils mettent en œuvre. Pour Geneviève Bollème, c'est une des caractéristiques majeures de la Bibliothèque bleue que de se dissiper et de se dissoudre dans le collectif : littérature essentiellement anonyme, dont on sait mal qui la lisait et comment elle était lue, diffuse et profuse, elle ne se définit qu'à « partir d'une privation qui est celle du livre lui-même »⁸. La croyance dans les pouvoirs du livre, d'autant plus magnifié que l'on est encore dans un monde clivé entre ceux qui savent lire et la masse des analphabètes, assure à la Bibliothèque bleue une fonction complexe qui ne saurait être réduite à la domination idéologique. Une catégorie de jugement comme la catégorie d'évasion (ou celle de distraction aujourd'hui) doit être interrogée : « Littérature d'évasion ? Oui, on l'a beaucoup dit. Mais dans la mesure où l'évasion est un substitut de l'action, une manière de la projeter, de se projeter en une multitude d'autres actions ; dans la mesure où le discours est un discours qui éloigne, discours magique qui est toujours recette contre, recette pour : pour éloigner la mort, la peur, la misère, et qui, s'il instaure



7. Cf. Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Age*, Paris, Gallimard, 1977, en particulier p. 228 et suiv.

8. Geneviève Bollème, *la Bibliothèque bleue (la littérature populaire en France du XVII^e au XIX^e siècle)*, Paris, Gallimard-Julliard, « Archives », 1971, p. 23.

9. Carlo Ginzburg, *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500*, Torino, Einaudi, 1976 [Traduction française : *le Fromage et les vers (l'univers d'un meunier au XVI^e siècle)*, Paris, Flammarion, 1980].

10. Traduction française : *la Lecture et l'enfant*, Paris, Laffont, 1983.

un autre monde, vise aussi, en même temps et par là même, à aménager et à conquérir celui-ci » (p. 25).

L'ambivalence de pratiques culturelles dites d'évasion ou de distraction en cause ici n'est-elle pas caractéristique de toute une série de pratiques culturelles populaires d'évitement de la culture légitime ou d'usages à contre-temps ou à contre-pied des produits culturels « déclassés », si difficiles à percevoir et à reconnaître pour ceux qui ont partie liée avec la culture légitime, souvent seule créditée de vertus émancipatrices.

Si l'évasion est action, c'est aussi parce que le lecteur est acteur, et dans certains cas, diablement actif. C'est ce qu'a démontré, sur un cas limite, Carlo Ginzburg, dans *le Fromage et les vers*⁹. A l'image figée des cultures populaires issues de traditions orales ou « reçues », manifestations « authentiques » ou « opium du peuple » (p. 14) Carlo Ginzburg oppose une analyse fondée sur l'hypothèse qui lui paraît la plus heuristique, celle des « influences réciproques » entre culture des classes subalternes et culture dominante. Cette hypothèse implique que l'analyse se déplace des écrits aux lecteurs et aux lectures : « Les almanachs, les chansons, les livres de piété, les vies de saints, tout le flot de brochures variées qui constituaient la masse de la production imprimée, nous paraissent aujourd'hui statiques, inertes et toujours égaux à eux-mêmes : mais comment étaient-ils lus par le public de l'époque ? Dans quelle mesure la culture dominante orale interférait-elle, en la modifiant et en la remodelant jusqu'à la dénaturer, dans la perception du texte ? » (p. 18). L'étude de cas du meunier frioulan Menocchio (XVI^e siècle), victime de l'Inquisition, se propose donc de porter au jour « la grille que Menocchio interposait inconsciemment entre lui-même et la page imprimée, une grille qui mettait en lumière certains passages et en cachait d'autres, qui exaspérait la signification d'un mot isolé de son contexte, qui agissait

dans la mémoire de Menocchio en déformant la lettre du texte. Et cette grille, cette clé de lecture, renvoient continuellement à une culture différente de celle qui s'exprimait dans la page imprimée – une culture orale » (p. 70).

Mutatis mutandis, ce principe d'analyse vaut pour toute époque dès lors que l'on admet la thèse wébérienne selon laquelle toute condition sociale est en même temps le lieu et le principe d'une organisation de la perception du monde en un « cosmos de rapports dotés de sens ». L'un des premiers à avoir théorisé ces déplacements de problématique fut Michel de Certeau qui, dès 1970, avait révoqué en doute les analyses antérieures parce qu'elles faisaient l'impasse sur les « tactiques ». Par « tactique », Michel de Certeau, dans *l'Invention du quotidien* (1980), entendait un « calcul qui ne peut compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance ». Le point de vue préconisé, par analogie avec la linguistique, n'était autre que celui des tactiques énonciatives : l'acte de parler « opère dans le champ d'un système linguistique ; il met en jeu une appropriation ou une réappropriation de la langue par les locuteurs ; il instaure un présent relatif à un moment et à un lieu ; et il pose un contrat avec l'autre « l'interlocuteur » dans un réseau de places et de relations » (p. 20). Appliqué à la lecture, ce point de vue mettait en relief l'activité du lecteur qui, dès l'apprentissage de la lecture, anticipe et construit des significations. C'était aussi la thèse que défendait Bruno Bettelheim dans *On Learning to Read* (1981)¹⁰, qui mettait au principe de l'apprentissage de la lecture et des difficultés d'apprentissage de la lecture les tactiques enfantines, soulignant par exemple qu'on « a presque totalement négligé certaines raisons psychologiques sérieuses qui font qu'un enfant désire ne pas savoir lire, et qui le

motivent à résister activement aux efforts de ses maîtres » (p. 37). Contre l'impérialisme quasi machinal de tous ces couples notionnels socialement construits (acteur/spectateur, actif/passif, maître/élève, etc.) qui ont partie liée avec l'imposition d'une posture dominée au sein de toutes les institutions d'inculcation d'un arbitraire culturel, et qui sont une des conditions de la méconnaissance au principe de la reconnaissance de l'ordre dominant, Michel de Certeau appelait les historiens et les sociologues à investir ce territoire laissé à l'abandon, celui des activités liseuses, des créations signifiantes puisque, finalement, « un système de signes verbaux ou iconiques est une réserve de formes qui attendent du lecteur leur sens » (p. 285).

Livres, pratiques liseuses et labels populaires

Cette nouvelle perspective est l'un des éléments clefs du dispositif analytique des recherches de Roger Chartier. Ce dernier tente de prendre en compte désormais synthétiquement l'ensemble des déplacements de problématique opérés dans différents champs disciplinaires en vue de comprendre comment « la circulation multipliée de l'écrit imprimé a transformé les formes de sociabilité, autorisé des pensées neuves, modifié les rapports de pouvoir ». La rencontre entre le « monde du texte » et le « monde du lecteur » (Paul Ricoeur) oscille entre deux extrêmes : du texte qui imprime son intention au lecteur au texte pré-texte dont le contenu sémantique est recréé par un lecteur en fonction de codes qui lui sont propres. Les opérations de construction deviennent désormais l'objet de l'analyse historique qui tente d'en objectiver les modes et les modèles. D'autre part, les significations mobiles et multiples dont un texte est investi varient suivant « les dispositifs de l'objet typographique qui le propose à la lecture » (1989, p. 1 509). Les variations des dispositions des lecteurs et les variations des dispo-

sitions des textes et des objets imprimés qui les portent conditionnent l'appropriation du texte par les lecteurs : « l'appropriation telle que nous l'entendons vise une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans des pratiques spécifiques qui les produisent. Donner ainsi attention aux conditions et aux processus qui, très concrètement, portent les opérations de construction de sens (dans la relation de lecture mais dans bien d'autres également) est reconnaître, contre l'ancienne histoire intellectuelle, que ni les intelligences ni les idées ne sont désincarnées, et, contre les pensées de l'universel, que les catégories données comme invariantes, qu'elles soient philosophiques ou phénoménologiques, sont à construire dans la discontinuité des trajectoires historiques » (1989, p. 1 511).

Ainsi, l'analyse de Roger Chartier sur la littérature bleue conduit à s'intéresser non seulement aux aires sociales de diffusion (du XVII^e au XVIII^e siècle), mais aussi aux modalités d'inscription des pratiques de lecture dans l'ensemble des pratiques culturelles (rapports avec les liens de sociabilité ou lecture-repli sur le for intime), au fait que les livres bleus sont pour partie des livres savants dont la diffusion différentielle accentue des écarts culturels (en particulier entre la campagne et la ville), induisant des usages savants ou populaires du livre : « les stratégies éditoriales engendrent de manière non sue, non point un élargissement progressif du public ou du livre, mais la constitution de systèmes d'appréciation qui classent culturellement les produits de l'imprimerie, partant fragmentent le marché entre des clientèles supposées spécifiques et dessinent des frontières culturelles inédites » (1987, p. 121). Autrement dit, « la spécificité fondamentale – pour Roger Chartier – de la Bibliothèque bleue tient aux interventions éditoriales opérées sur les textes afin de les rendre lisibles par la large clientèle à laquelle ils sont destinés » (1992, p. 24). Ces interven-

tions, conditionnées par les anticipations que font les imprimeurs des attentes de leur clientèle élargie, modifient les manières de lire au point que « le catalogue bleu organise ainsi une lecture qui est plus reconnaissance que véritable découverte ». Là réside leur caractère populaire (1992, p. 25).

Le « populaire » et le découpage savant/populaire apparaissent en définitive avoir plusieurs registres d'existence qui interdisent dans une certaine mesure qu'on puisse en user. A toute recherche visant à isoler un spécifiquement populaire, Roger Chartier oppose l'analyse *préalable* des processus de circulation, d'emprunts, de partages au sein desquels les opérations de désignation symbolique du populaire constituent des enjeux de marquage identitaire culturel qui sont aussi pris dans les rapports de pouvoir. La mise en perspective de ces relations semble indiquer que le « sort historiographique de la culture populaire est donc de toujours être étouffée, refoulée, abasée, et en même temps de toujours renaître de ses cendres » (1987, p. 15). Se refusant à périodiser un âge d'or des cultures populaires et/ou à pronostiquer son irrémédiable disparition, il semble qu'il faille, pour chaque époque, tenter de comprendre comment se nouent les rapports complexes entre « des formes imposées, plus ou moins contraignantes et impératives, et des identités affirmées, plus ou moins épanouies ou bridées ». Les deux couples notionnels les plus opératoires pour un tel projet semblent être « discipline et invention » et « distinction et divulgation ». Partant de l'idée que tout dispositif visant à créer de la contrainte et du contrôle secrète nécessairement des tactiques qui l'apprivoisent ou le subvertissent, qu'inversement il n'est pas de production libre qui « n'emploie des matériaux imposés par la tradition, l'autorité ou le marché et qui ne soit soumise aux surveillances et censures de qui a le pouvoir sur les choses et sur les mots » (1987, p. 16), sachant d'autre part qu'il n'est pas de divulgation,

octroyée ou conquise, qui ne produise du même coup la recherche d'une nouvelle distinction, c'est l'ensemble des jeux complexes entre ces différents processus liés, historiquement différenciés, qu'il faut prendre en compte pour analyser la reproduction des écarts à l'intérieur des mécanismes mêmes d'imitation, les concurrences au sein des partages, et en définitive les sens des différentes représentations du populaire.

Le livre et la Révolution française

Rien n'est évidemment plus difficile que de reconstituer ces écheveaux emmêlés de pratiques culturelles discrètes où s'enracinent les transformations des rapports au monde social et aux autorités. C'est néanmoins ce qu'a tenté de faire Roger Chartier dans son essai sur *les Origines culturelles de la Révolution française* (1990), ouvrage à contretemps du bicentenaire. Contre les schèmes simplificateurs et réducteurs qui imputaient aux Lumières et aux philosophes un rôle décisif dans la construction sociale des pré-réquisits révolutionnaires, il s'agit de suggérer ce que ces Lumières nous cachent.

Ainsi dans le chapitre intitulé « Les livres font-ils les révolutions ? », Roger Chartier nous entraîne-t-il progressivement dans la spirale d'un doute méthodiquement construit, qui vient miner toute *doxa* savante, et dont le *terminus a quo* n'est autre qu'une inversion de causalité. Certes le livre philosophique se diffuse, le public augmente, mais, outre qu'il côtoie désavantageusement les libelles pornographico-littéraires, son aire sociale de diffusion – dont la connaissance est rendue possible par certains inventaires –, recouvre des publics lettrés diversifiés, aristocrates contre-révolutionnaires compris. En mettant, par décision de méthode, provisoirement en suspens les contenus des livres, l'engouement pour les livres philosophiques ne présupposerait-il pas un désinvestissement « symbolique



11. Ces pratiques ne sont in-sensées qu'en ce sens que le sens culturel échappe à la conscience du pratiquant lui-même, ne serait-ce que parce qu'il est modification in-sensible de son être social. On comprend que la prise de conscience soit prise d'inconscience puisqu'elle est allocation totalisante de sens à de l'impensé pensé, *i.e.* de la culture.

12. Sur l'évolution des discours sur la lecture, cf. Anne-Marie Chartier, Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-1980)*, Paris, Bibliothèque publique d'information, 1989.

13. A bien des égards, l'analyse de Roger Chartier apparaît des plus convergentes avec les remarques méthodologiques de Pierre Bourdieu, « Lecture, lecteurs, lettrés, littérature », in *Choses dites*, Paris, Minuit, p. 132-143.

et affectif », et si tel est le cas, en quoi le livre et la lecture peuvent-ils participer à en rendre compte ? L'analyste des pratiques de la lecture tend alors à rechercher dans les transformations symboliques induites par un nouveau style de lecture (la substitution, jamais achevée, d'un rapport au livre plus libre et désinvolte, plus critique, au rapport communautaire et respectueux fait de révérence et d'obéissance) lui-même suractivé par les transformations morphologiques de l'édition (livres plus nombreux, accessibles, etc.) l'un des vecteurs par lesquels s'insinue, au ras des pratiques, avec le goût de l'interdit, du frivole et du léger, une façon de lire qui est une façon d'être, plus individualisée, plus distanciée. Effet-boomerang : l'importance du livre philosophique telle qu'elle est contée aussi bien par ceux qui en regrettent l'effet que par ceux qui le louent conduit à hypostasier la vertu lettrée... au détriment des métamorphoses pratiques dont le livre philosophique est bénéficiaire et « reflet » partiel dès lors qu'il est susceptible d'être approprié sur le mode « révolutionnaire »¹¹.

Tout au long de l'essai sont ainsi traquées des façons d'être, particulièrement difficiles à objectiver tant leurs manifestations sont évanescentes et doivent être déduites, supputées. L'institutionnalisation, comme la représentation, est usurpatrice de sens. C'est donc à l'ombre de la construction de l'État moderne, et comme un effet ni voulu ni perçu, que se fortifie le sentiment du caractère insupportable des rapports d'allégeance aux autorités sociales antérieurement respectées (p. 184). C'est à l'ombre des conflits internes au clergé (jansénisme), et comme un effet ni perçu ni voulu, que se créent les distances au religieux, les tendances à la déchristianisation et à la désacralisation du roi. A l'ombre de l'émergence d'une sphère publique littéraire qu'une politisation et une juridicisation rampantes s'insinuent. La nouvelle culture politique qui naît après 1750 « substitue à la toute-puissance de l'autorité qui tranchait en secret et sans appel,

la manifestation publique des avis particuliers et la volonté d'examiner sans entraves toutes les institutions établies ». Les modalités socialement différenciées qui articulent désormais préoccupations quotidiennes et « affaires d'État », renvoient à des modes de production de l'opinion qu'il « serait mutilant de caractériser trop hâtivement en termes strictement sociaux, opposant sans nuance, politique des lettrés et politique populaire » (p. 204). Il existe des cultures politiques qui ne se pensent pas comme telles – une politique située « hors la politique » (*ibid.*) – en particulier celles qui prennent forme à travers les protestations payannes et les récriminations des compagnons citadins.

La sphère politique publique, « bourgeoise », « est comme hantée par la figure du peuple anonyme, inquiétant et redouté, exclu mais invoqué » (p. 204). Commence ici la dramaturgie de la politique moderne dont le « peuple » est un comparse qui se refuse parfois à jouer le rôle qui lui est assigné. On le veut spectateur actif, on l'invoquera comme acteur. Mais lorsqu'il monte sur scène, ayant pris au mot ses « représentants », se découvre le fossé qui sépare le peuple symbolique invoqué du peuple réel redouté. Le rôle est impossible à tenir. La différenciation d'un champ politique spécialisé s'entretient de cette fiction et se heurte, périodiquement, à l'immixtion d'agents sociaux appartenant aux classes populaires dont la culture « politique » s'est déplacée souterrainement, en dehors, pour une part sans doute essentielle, des circuits légitimes du pensable politiquement. Le spectacle politique, par temps calme, intègre et reconstruit la mémoire de l'événement. Le livre alors refait son apparition. Il raconte l'importance du livre... mais aussi la crainte des « mauvais livres » ou des « mauvaises lectures »¹². Le sens commun lettré¹³ s'institue cause, effaçant les acteurs réels au profit d'un populaire symboliquement réinterprété : peuple abstrait, tour à tour foule haineuse ou aspirant à la liberté.

Le populaire devient une catégorie de pensée, un catégorème enjeu de luttes. Quant aux « spectateurs », ils ont rejoint leur place.

De l'histoire à la sociologie de la lecture

C'est tout l'intérêt de l'étude qu'Anne-Marie Thiesse avait consacrée aux lectures populaires à la Belle Époque que d'avoir su déjouer les pièges du sens commun lettré en intégrant, à chaque étage de l'analyse, l'objet étudié (les pratiques populaires de lecture, la sociologie des œuvres, la sociologie des auteurs) à l'univers symbolique qui lui est propre et aux luttes de représentation dont il était l'enjeu. La sous-estimation systématique des pratiques populaires de lecture (et vraisemblablement la surestimation corrélative des pratiques de lecture dans d'autres milieux sociaux) résulte d'un double processus conjoint : d'une part, en milieu populaire, ces pratiques sont désinvesties du sens de la distinction et par là non revendiquées ni même perçues, et donc oubliées (p. 34) ; d'autre part, la méconnaissance des conditions culturelles de ce mode d'accès à la lecture par les titulaires des discours autorisés sur ces pratiques (titulaires qui ne sont tels précisément qu'à la condition d'avoir interiorisé un rapport social à la lecture antinomique) accroît la cécité aux pratiques lettrées dans les milieux populaires. Il en résulte la production d'un écart fictif, par les deux bouts de la chaîne, qui se surajoute à l'écart réel et que risque d'enregistrer tout appareil de mesure qui n'aurait été réglé que sur ces impensés. Redoublant l'effet d'imposition de la définition lettrée de la lecture par la mise en œuvre de cette définition pour saisir des pratiques qui lui sont rebelles et par les commentaires des résultats qui en confirment les présupposés, les enquêtes statistiques censées rendre compte des pratiques de lecture doivent, au même titre que les sondages d'opinion, être considérées avec la plus extrême des circonspections.



14. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, « Tel », 1978, p. 49.

A cet écart quantitatif, subjectivement accentué, s'ajoute la construction d'un écart de nature entre les modes populaires et les modes légitimes de lecture. La mise à distance critique par le moyen de l'attention oblique et de la consommation nonchalante (R. Hoggart), sous prétexte qu'elle ne se formule pas dans le langage de la critique, n'est pas perçue. L'insistance à traiter des contenus idéologiques et de la « simplicité » des messages destinés aux publics populaires est alors aussi un effet de l'ethnocentrisme des censeurs. Il ne s'agit pour aucun de ces auteurs de nier « l'enfermement » dans un horizon d'attente (c'est ici l'esthétique de la réception, l'École de Constance qui est invoquée¹⁴), spécifique dont sont tendanciuellement vecteurs les produits imprimés destinés souvent aux classes populaires. Mais là encore, la prise en compte de la réception peut permettre de mettre à jour des écarts fictifs. Par exemple, s'il est vrai que seuls ceux qui ont socialement et culturellement intérêt à capter les signes de distinction liés à la rareté d'une consommation esthétique, effectueront le « travail » d'appropriation qu'exige l'œuvre d'avant-garde pour être goûtée, certains peuvent se parer des signes de la distinction en s'appropriant sur un mode différent l'œuvre proposée. Maupassant, dans *Bel Ami*, avait déjà épinglé sur un mode satirique cette tactique :

« Es-tu bachelier ?

– Non, j'ai échoué deux fois.

– Ça ne fait rien, du moment que tu as poussé tes études jusqu'au bout. Si on parle de Cicéron ou de Tibère, tu sais à peu près ce que c'est ?

– Oui, à peu près.

– Bon, personne n'en sait davantage, à l'exception d'une vingtaine d'imbéciles qui ne sont pas fichus de se tirer d'affaire. Ça n'est pas difficile de passer pour fort, va ; le tout est de ne pas se faire prendre en flagrant délit d'ignorance. On manœuvre, on esquivé la difficulté, on tourne l'obstacle, et on colle les autres au moyen d'un dictionnaire. Tous les

hommes sont bêtes comme des oies et ignorants comme des carpes. »

Ces travaux brouillent les cartes, modifient les perspectives, inversent les centres d'intérêt. Ils introduisent à l'histoire sociale de l'économie symbolique des processus de production et de nomination des écarts culturels, économie faite de différences et d'échanges réels mais aussi d'écarts proclamés, simulés ou dramatisés où se jouent des représentations de soi et des stratégies habitées par toutes sortes de fantasmes sociaux. On entend par là l'ensemble des opérations et des mécanismes d'extorsion de plus-values symboliques que les mises en scène diversifiées des écarts culturels et de leurs significations imposées permettent. Dans cette perspective, on peut comprendre l'acuité des tensions dont les écarts culturels sont l'enjeu, mais aussi, fondamentalement, la contradiction à laquelle se heurtent toutes les politiques de démocratisation de la culture qui ne peuvent se concevoir que comme des offres de biens culturels aux fonctions dissimilatrices, alors même que les profanes, y accédant, les dénaturent en les profanant... L'un des premiers effets de cette problématisation, c'est d'ouvrir le champ de la recherche aux faits de culture qui ont perdu leur distinctivisme. On comprend que Roger Chartier se propose d'analyser les faits de culture en se dotant d'une définition susceptible d'inclure les faits de culture qui ne se donnent pas pour tels, mais qui sont les plus enracinés : « la culture n'est pas au-dessus ou à côté des rapports économiques et sociaux, et il n'est de pratique qui ne s'articule sur les représentations par lesquelles les individus construisent le sens de leur existence – un sens inscrit dans les mots, les gestes, les rites » (1987, p. 177). C'est pourquoi toute reconnaissance d'une « culture populaire », qu'elle s'opère sous les dehors de la valorisation esthétique ou éthique, qu'elle relève de l'application du relativisme culturel ou qu'elle répugne à laisser le privilège de la culture aux

seuls dominants, encourt le risque, comme le misérabilisme, d'apporter sa caution au travail social de dissimulation. Le simple emploi du catégorème « culture populaire », en ce qu'il suppose nécessairement d'autosuffisance et d'unité, met implicitement l'accent sur ce qui sépare. Éviter l'usage de ce catégorème n'est pas méconnaître le travail symbolique spécifique des classes subalternes (C. Ginzburg) ; c'est simplement affirmer que la notion de culture populaire est « prise » dans les opérations sociales de scissiparité. C'est accorder la priorité analytique (non l'exclusivité), à la « la course poursuite visant à assurer la constance des écarts distinctifs¹⁵ ». Dans cette perspective, on peut se demander si l'autodifférenciation des groupes « récemment cultivés », produits de et par l'explosion scolaire, ceux mêmes qui s'approprient les distinctions scolaires, ne s'est pas fragmentée en de multiples variantes qui sont allées du misérabilisme de gauche au populisme ouvrieriste (dans les années 1960) jusqu'au misérabilisme caritatif et au populisme esthétisant (dans les années 1980). Si tel était le cas, les migrations idéologiques « de surface » exprimeraient les reconversions d'une même et fondamentale structure latente inchangée.

De ce point de vue, la « découverte » de l'illettrisme ou la déploration de l'abaissement culturel des Français s'analyseraient prioritairement comme des mises en scène d'écarts culturels qui, pour l'essentiel, préexistaient objectivement à leur « découverte » et qui, dans un contexte de dévaluation accélérée des certifications scolaires remplissent une quadruple fonction : elles instituent une définition de l'autre au regard des seules définitions légitimes de la culture ; elles réévaluent subjectivement ceux qui sont dotés de titres scolaires en accroissant fictivement les écarts ; elles permettent ainsi de créer de nouveaux « besoins » de « comblement » des écarts qui ouvrent des marchés de l'emploi à ceux que la dévaluation des titres condamnait, dans l'an-



15. Pierre Bourdieu, *la Distinction*, Paris, Minuit, 1980, p. 561.

16. Cf. Jean-Marie Privat, Yves Reuter (éds), *Lectures et médiations culturelles*, Actes du colloque de Villeurbanne, mars 1990, Presses universitaires de Lyon, 1991.

cienne division du travail, à réaliser (au double sens du terme) la valeur dévaluée de leur capital scolaire. C'est, semble-t-il, cette direction de recherche qui commence à s'imposer si l'on en croit l'article de Jean Hébrard significativement intitulé « L'invention de l'illettrisme dans les pays alphabétisés : le cas de la France¹⁶ ». En clair, on peut se demander si on n'assiste pas à un processus de fermeture « aristocratique » d'autodéfense de fractions entières d'une nouvelle petite bourgeoisie et d'une nouvelle bourgeoisie intellectuelle, d'humeur anti-institutionnelle hier, désireuse aujourd'hui de décompter ses avoirs, et condamnée à redécouvrir les vertus de la petite bourgeoisie traditionnelle, mais dans la dénégation. Le réemploi de mots-symboles comme illettré et pauvreté serait alors rien moins qu'insignifiant.

La culture offre aujourd'hui un parfait exutoire inconscient au refoulement des utopies post-soixante-huitardes. La distance au politique, et plus particulièrement aux partis politiques, pourrait, dans cette perspective, s'analyser comme une lutte politique qui tend à dévaluer le capital collectif des partis politiques de masse, disqualifié au prétexte du fidéisme qu'il implique et qui serait signe d'une « absence d'autonomie de pensée ». En bénéficiant une myriade de petites entreprises individuelles ou collectives à fort capital culturel. Le thème rabâché de la fin des « idéologies » ne serait alors rien d'autre que l'idéologie de la fin de ceux qui s'étaient saisis de l'idéologie comme d'une arme dans leurs luttes : les illettrés...